

tiale du *Dasein* au moment même où il prétendrait au contraire en dégager les présuppositions ou se dégager de ses axiomes présupposés. Mais comme la réciproque serait aussi nécessaire, laissons ce corollaire en suspens. Bien que tout y tienne d'une certaine façon, je signale simplement qu'il comporte aussi une dimension politique. Peut-être engage-t-il même le politique en son essence. Pas de politique, dirions-nous de façon économique, elliptique, donc dogmatique, sans organisation de l'espace et du temps de deuil, sans topologie de la sépulture, sans relation anamnésique et thématique de l'esprit comme revenant, sans hospitalité ouverte à l'hôte comme *ghost* qu'on tient aussi bien qu'il nous tient en orage. On pourrait étendre à cet égard au-delà des limites qu'il lui assigne, à savoir les « primitifs », un mot de Valéry que j'ai rencontré récemment dans sa Préface à *La crainte des morts* de Frazer (Paris 1934). Parlant de l'« antique croyance que les morts ne sont pas morts, ou ne sont pas tout à fait morts », Valéry définit ainsi le projet de Frazer : « Nous représenter, au moyen d'une quantité d'exemples, ce qu'on pourrait nommer la *Politique des Primitifs dans leurs rapports avec les esprits de morts*. » Cette « quantité d'exemples » passionnants décrit toujours une traversée des frontières : de la frontière qui sépare le monde des vivants de celui des morts, certes, mais dès lors que la traversée va dans les deux sens, aller et retour, la même frontière est plus ou moins qu'une, et plus ou moins qu'une d'une culture à l'autre.

J'arrive ici, maintenant, à la fin. Si possible.

Le concept de *possibilité* va nous permettre, légitimement ou non, de filtrer dans l'analytique existentielle de la mort, telle qu'elle est engagée dans *Sein und Zeit*, un certain nombre de motifs. La seule règle serait ici celle d'un titre (*Apories. Mourir — s'attendre aux « limites de la vérité »*) là où il souscrit au contrat de cette décade.

Une certaine pensée du *possible* est au cœur de l'analytique existentielle de la mort. (Elle n'est d'ailleurs jamais très loin de la pensée du cœur pour Heidegger.) Cette possibilité du possible accumule *d'une part* le sens de la virtualité ou de l'imminence de l'avenir, du « ça peut toujours arriver à chaque instant », *il faut s'y attendre, je m'y attends, nous nous y attendons, et d'autre part* le sens du pouvoir, du possible comme de ce dont je suis capable, ce dont j'ai la puissance, le pouvoir ou la potentialité. Dans *die Möglichkeit* cohabitent ces deux sens de la possibilité. Or dès la fin de cette « *Abgrenzung* (délimitation de l'analytique existentielle de la mort par rapport aux autres interprétations)¹ », donc par rapport à ce que nous avons appelé les autres clôtures problématiques, Heidegger propose une sorte de diagnostic. Marquant l'insuffisance de toutes ces problématiques, ce diagnostic trace donc la ligne générale d'une délimitation. Ces problématiques négligent, oublient, méconnaissent l'essence du *Dasein*. Celui-ci n'est pas un état là-devant ou sous-la-main,

1. *Sein und Zeit, op. cit.*, § 49.

comme un objet substantiel (*Vorhandensein*) : l'essence de cet être qu'est le *Dasein* est justement la *possibilité*, l'être possible (*das Möglichesein*). Autrement dit, parce qu'elles excluent ou ignorent cette étrange dimension du possible, toutes ces clôtures problématiques enferment le *Dasein* dans une détermination ontologique qui n'est pas la sienne, celle du *Vorhandensein*. Et si elles le font, c'est déjà pour céder à une confusion entre la mort et une fin nivelée par la quotidienneté moyenne, médiocre et nivelante du *Dasein*. Cette confusion fait dire n'importe quoi, elle pousse toutes ces problématiques bio- ou thanatologiques vers l'arbitraire. Pour éviter cet arbitraire, il faut revenir à une détermination ontologique du type d'être qu'est le *Dasein* et de la limite qui le sépare du *Vorhandensein* et du *Zubandensein*. Si bien que, soit dit trop vite et en un mot, si la limite qui passe entre ces trois types d'être que sont le *Dasein*, le *Zubandensein* et le *Vorhandensein* n'était pas assurée (comme j'ai essayé de le suggérer ailleurs, dans *La main de Heidegger* en particulier), tout ce discours sur la mort risquerait de perdre quelque chose de sa fondamentale ; mais je laisse là pour l'instant cet argument qui ne se rapporte que trop médiatement à notre propos.

Si l'être-possible est l'être propre au *Dasein*, alors l'analytique existentielle de la mort du *Dasein* devra faire de cette *possibilité* son thème. L'analytique de la mort est soumise, comme un exemple, à cette loi ontologique qui règle l'être du *Dasein*, et qui a nom « possibilité ». Mais d'autre part, la mort est la possibilité par excellence. Elle

guide exemplairement ladite analytique existentielle. Et c'est bien ce qui se passe dans les pages qui suivent immédiatement la délimitation (*Abgrenzung*).

Quant à la possibilité, donc, on doit relever *deux séries typiques d'énoncés ontologiques*. Ils s'articulent, ils se suppléent et s'engendrent l'un l'autre comme les deux moments d'une même phrase d'allure aporétique.

Les uns, les premiers, si l'on veut, sont affirmatifs. Ils caractérisent la mort comme la possibilité la plus propre du *Dasein*. L'être-possible est propre à cet être qu'est le *Dasein* et la mort est la possibilité la plus propre de cette possibilité. Cet énoncé typique se distribue, se module, s'argumente de multiples façons mais sa récence scande toute la fin du chapitre, c'est-à-dire les quatre grands paragraphes ou sous-chapitres (§ 50 à 53 inclus). Cette possibilité d'être n'est pas un simple caractère à constater ou à décrire. Dans son essentielle et constance imminente, elle doit être *assumée*, on peut et on doit en témoigner, et le témoignage n'est pas ici un simple constat : les énoncés de l'analytique existentielle sont originellement prescriptifs ou normatifs. Plus précisément, ils analysent, mais sur le mode de l'attestation phénoménologique (c'est le redoutable problème de la *Bezeugung* que je signalais trop vite un peu plus haut), une irréductible prescriptivité, qui tient elle-même à l'être comme être-possible :

« La mort est une possibilité d'être que le *Dasein* a lui-même à assumer (*zu übernehmen hat*). Avec la mort, le

Dasein s'at-tend lui-même dans son pouvoir être *le plus propre*¹. »

Qu'est-ce que je traduis ainsi, de façon un peu insolite, par « s'at-tendre » ? Dans la grammaire française du *s'at-tendre*, là où l'intraductibilité de l'idiome peut produire des effets de *schibboleth*, plusieurs transitivités se croisent et se fécondent en quelque sorte. L'une, peu courante, semble réfléchie et sans objet proprement dit, sans autre objet vers lequel se rendre que soi-même (on s'attend soi-même tout simplement : je m'attends moi-même, et rien d'autre, je m'attends moi-même à moi-même, et c'est le rapport à soi le plus identifiable, le plus identifiant, la mémoire ou la promesse de soi) ; l'autre syntaxe de la transitivité se rapporte à quelque chose, voire à tout autre chose : on s'attend à — et le sous-titre (*Mourir — s'attendre aux « limites de la vérité »*) laisse en mouvement cette instabilité : s'attendre aux limites, s'attendre à rencontrer les limites et s'attendre soi-même aux limites, avoir rendez-vous avec soi dans ce lieu, dans ces parages qu'on appelle les « limites de la vérité », au voisinage de ces limites. Mais cette instabilité peut encore nous porter ailleurs, et en vérité aux limites dont procède l'instabilité même, à l'origine même du mouvement déstabilisant.

Comment cela ? Récapitulons d'abord.

1. *Op. cit.*, p. 250.

1. On peut donc s'attendre soi-même, s'attendre *soi-même à soi-même*.

2. Dès lors que l'attente ne peut être rendue que vers l'autre et vers l'arrivant, on peut et on doit d'abord s'attendre à quelque chose d'autre, donc à quelque autre, comme on dit aussi s'attendre *que* quelque chose arrive ou que quelque autre arrive — et dans les deux cas le *s'attendre soi-même* et le *s'attendre-à* ou le *s'attendre-que* peuvent avoir un rapport insigne à la mort, à ce qu'on appelle — la mort (c'est là, et peut-être là seulement, finalement, qu'on *s'attend* ou qu'on *s'attend-à* ou là seulement qu'on *s'attend-que* ; et que le *s'attendre soi-même* ne soit autre que le *s'attendre à l'autre*, ou *que l'autre arrive*).

3. Mais il y a une troisième et peut-être première possibilité dans cette grammaire : on peut s'attendre *l'un l'autre, l'une l'autre*, et le réfléchi du s'attendre absolu non seulement n'est pas incompatible mais consonne immédiatement avec la référence la plus hétérologique au tout autre ; et cette référence est plus hétérologique que jamais, d'autres diraient aussi plus près que jamais des limites de la vérité, quand le s'attendre *l'un l'autre* a rapport à la mort, aux frontières de la mort, là où l'on s'attend l'un l'autre en sachant *a priori*, de façon absolument indéniable que, la vie étant toujours trop courte, l'un y attend l'autre, car l'un et l'autre n'y arrivent jamais ensemble, à ce rendez-vous ; la mort est au fond le nom de la simu-

tanité impossible et d'une impossibilité que nous savons simultanément, à laquelle nous nous attendons pourtant ensemble, en même temps, *ama* comme on dit en grec : en même temps, simultanément nous nous attendons à cette anachronie et à ce contretemps ; l'un et l'autre n'arrivent jamais ensemble à ce rendez-vous et celui qui y attend l'autre, à cette frontière, n'est pas celui qui y arrive le premier ou celle qui s'y rend la première. Pour y attendre l'autre, à ce rendez-vous, il faut y arriver en retard, au contraire, et non en avance. À prendre en considération l'anachronie du s'attendre en ce contretemps du deuil, on changerait sans doute les prémisses communément et hâtivement assumées dans le débat triangulaire auquel nous donnions les noms de Freud, Heidegger et Levinas : quant à la mort, à la mort de soi et à la mort de l'autre.

Le « s'attendre » par lequel j'ai traduit une certaine phrase de Heidegger implique l'imminence, certes, l'anticipation inquiète de quelque chose mais aussi cette double ou plutôt triple transitivité (non réflexive et réflexive) du « s'attendre » à quelque chose qui arrivera comme le tout autre que soi mais du s'attendre en s'attendant du même coup soi-même, en se précédant soi-même comme si on avait rendez-vous avec un soi-même qu'on est et qu'on ne connaît pas. La phrase allemande dit « *Mit dem Tod steht sich das Dasein selbst in seinem eigensten Seinkönnen bevor...* » Martineau traduit le « *steht sich bevor* » par « se pré-cède » (« Avec la mort, le *Dasein* se pré-cède lui-même en son pouvoir-être le plus propre »).

Vezin traduit le « *steht sich bevor* » par « a rendez-vous » (« Avec la mort le *Dasein* a rendez-vous avec lui-même dans son pouvoir-être le plus propre »). Macquarrie et Robinson rappellent une autre connotation de l'être-devant-soi en traduisant plus littéralement par « *stands before itself* » (« *With death, Dasein stands before itself in its ownmost potentiality-for-Being* »). Avec la mort, le *Dasein* est en effet devant lui-même, avant lui-même (*before, bevor*), à la fois comme devant une glace et devant un avenir : il s'attend, il se précède, il a rendez-vous avec lui-même. *Il se tend*, il se tend vers son pouvoir-être le plus propre, il se tend son pouvoir le plus propre, il se le tend lui-même tout autant qu'il se tend vers lui, dès lors que celui-ci n'est autre que lui-même. Le plus important est ce « *in seinem eigensten Seinkönnen* » – et Heidegger souligne le *eigensten*, le plus propre. Il répète un peu plus bas la même expression : il la soulignera encore plus loin, près du mot *Bevorstand* qui relance le « *steht bevor* » : « *So enthüllt sich der Tod als die eigenste, unbezügliche, unüberholbare Möglichkeit. Als solche ist er ein ausgezeichneter Bevorstand* » : « Ainsi la mort se dévoile-t-elle comme la possibilité la plus propre, absolue (*absolutement sans rapport*), *indépassable*. Comme telle, elle est une imminence *insigne* », l'imminence du s'attendre. Le dévoilement de soi (*So enthüllt sich der Tod*) dit bien une vérité de la mort, voire une vérité comme vérité de la mort dont nous reconsidérerons dans un instant la limite interne. La définition de la mort comme la possibilité la plus propre est rappelée avec insistance et dans les mêmes termes aux

paragrapes 51 et 52¹, à la fois pour décrire l'angoisse qui doit se rapporter à cette possibilité la plus propre et la peur qui empêche le « on » de la quotidienneté d'avoir le courage ou le cœur (*Mut*) d'approcher ou d'affronter (*aufkommen*) cette angoisse devant la mort. Une fuite apeurée lui fait méconnaître le type de certitude non empirique qui assure de la mort. Le *Dasein* alors se réfugie dans le bavardage (*Geräde*), la tranquillisation, la dissimulation, l'évitement du décès, la course vers l'anonymat du « on meurt », loin de la *Unheimlichkeit*, autant de modalités d'ailleurs structurelles et non accidentelles du *Verfallen*. Les valeurs de certitude et de vérité sont essentielles à cette analyse. Sans pouvoir nous y engager ici, notons seulement que la certitude de la mort est décrite comme hétérogène à toute autre certitude (apodictique, théorique ou empirique, c'est-à-dire dérivée ou induite — par exemple au spectacle du décès d'autrui). Quant à l'existence inauthentique qui fuit la possibilité propre de la mort, Heidegger la définit comme non-vérité (*Unwahrheit*) et dans ce contexte et ailleurs². Tout se passe donc, quand on parle de mourir, aux limites de la vérité et de la non-vérité. Pour s'approcher encore de cette limite, il nous faut passer à la deuxième série d'énoncés. Nous l'avions définie comme le supplément aporétique de la première.

Supplément aporétique car c'est dans la même phrase, en quelque sorte, dans l'unité interrompue de la même

1. *Op. cit.*, p. 255, 259, 260.

2. Par exemple au § 44, p. 222.

syntaxe propositionnelle que l'impossibilité vient ajouter un complément impossible, un complément d'impossibilité à la possibilité. En tant qu'elle est sa possibilité la plus propre, et justement en tant que telle, la mort est aussi pour le *Dasein*, dit en somme Heidegger, la possibilité d'une impossibilité. Il y a plusieurs occurrences modalisées de cette proposition nucléaire. On la cite souvent. On y salue à peine un saisissant paradoxe, sans peut-être mesurer toutes les explosions en chaîne qu'il tient en réserve dans le souterrain de l'analytique existentielle. Il vaut mieux citer quelques-unes de ces occurrences. Elles nous obligeront à nous demander : est-ce là une aporie ? où la situer ? dans l'impossibilité ou, ce qui ne revient pas nécessairement au même, dans la possibilité d'une impossibilité ? que peut être la possibilité d'une impossibilité ? comment *penser* cela ? comment le *dire* dans le respect de la logique et du sens ? comment approcher, vivre, *exister* cela ? comment en *témoigner* ?

La première occurrence suit immédiatement l'allusion au « s'attendre », à l'imminence du *bevorstehen* par lequel le *Dasein* s'attend à la mort comme à sa possibilité la plus propre : « Dans cette possibilité, enchaîne abruptement Heidegger, il y va tout simplement pour le *Dasein* de son être-au-monde (*In-der-Welt-sein*). Sa mort est la possibilité du pouvoir-ne-plus-être-là (*die Möglichkeit des Nicht-mehr-dasein-könnens*). » Heidegger ne dit pas la possibilité de ne plus pouvoir être *Dasein* mais la possibilité de pouvoir ne plus être là ou de ne plus pouvoir être là. C'est bien la possibilité d'un pouvoir-ne-pas ou d'un ne-plus-

pouvoir, mais nullement l'impossibilité d'un pouvoir. La nuance est presque inconsistante. C'est sa fragilité même qui me paraît à la fois décisive et significative ; elle compte sans doute de façon essentielle aux yeux de Heidegger. La possibilité la plus propre du *Dasein*, à savoir la mort, est la possibilité d'un pouvoir ne-plus-être-là ou d'un ne-plus-pouvoir-être là comme *Dasein*. Et de cela le *Dasein* est absolument certain, il peut en témoigner comme d'une vérité unique et à nulle autre comparable. Cette vérité, il peut la fuir inauthentiquement (improprement) ou l'approcher authentiquement, *s'y attendant* alors proprement, dans l'angoisse et dans la liberté. S'y attendant, c'est-à-dire s'attendant à la mort, et s'y attendant lui-même :

« En tant que pouvoir-être, le *Dasein*, enchaîne Heidegger, ne peut pas dépasser la possibilité de la mort. La mort est la possibilité de la pure et simple impossibilité du *Dasein*¹. »

Il faudrait le faire, certes, mais je ne peux reconstituer ici un certain nombre d'étapes, en particulier celle qui concerne les modes de l'attente ou de l'anticipation et le « pas encore » propre au *Dasein*. D'un point de vue ontologique, ce « pas encore » n'est pas l'anticipation d'une complétude ou d'un accomplissement. Il faut le distinguer de ce que Heidegger nomme l'*Ausstehen* de l'*Ausstand* (lexique si difficile à traduire, entre le « surris », le reste

1. *Sein und Zeit, op. cit.*, § 50, p. 250.

[(*Rest*) qui en est d'ailleurs un exemple], le « restant en attente » (Vezin) l'« excédent » (Martineau), le « *still outstanding* » (Macquarrie et Robinson)). Ce « restant », ce « manque comme restant » (*als Ausstand*) reste en somme à vivre, comme le morceau d'un ensemble auquel il est homogène, la partie encore absente d'un tout à compléter, une « somme » en somme. Par là, et en tant qu'il appartient encore à la *Zubandenheit*, ce qu'on peut attendre, escompter, voir venir comme un reste à vivre est d'un tout autre ordre que le « pas encore » du *Dasein*. Le s'attendre, dans le « pas encore » qui nous tend vers la mort, est absolument incalculable, c'est-à-dire sans mesure et hors de proportion avec tout le temps de ce qui nous reste à vivre. On ne compte plus avec ce « pas encore », et le soupir qu'il appelle ne dit pas la mesure mais la démesure : qu'elle dure encore une seconde ou un siècle, comme la vie aura été courte. Par un chemin tout intérieur mais que Heidegger ne signale pas, on passe alors nécessairement du « pas encore » (*Nach-nicht*) ontologique, en tant qu'il dit, à l'indicatif, ce qui est, au « pas encore » de la prière ou du désir, à l'exclamation murmurée, à la subjonctivité du soupir : que la mort n'arrive *pas encore* !

Après ces étapes, Heidegger relance encore deux fois la proposition que je viens de citer. Il le fait selon un enchaînement différent, certes, mais sans jamais prêter la moindre attention ou le moindre intérêt thématique à la forme logique de la contradiction ou à ce qui peut ici heurter le sens ou le sens commun. Il semble même voir dans l'endurance de cette contradiction apparemment

logique (la possibilité la plus propre comme possibilité d'une impossibilité) la condition de la vérité, la *condition de vérité*, le dévoilement même, en un sens de la vérité qui ne se mesure plus à la forme logique du jugement.

Avant de répéter que la mort est la possibilité *la plus propre* du *Dasein* (*eigenste* est souligné et l'expression « *die eigenste Möglichkeit* » ouvre, sur un ton un peu liturgique, toute une série de paragraphes dans le sous-chapitre 53 consacré, comme son titre l'indique, à l'authentique (*eigentliche*) être-pour-la-mort), Heidegger souligne déjà :

« *La proximité la plus proche* (die nächste Nähe) de l'être-pour-la-mort comme possibilité est aussi éloignée que possible (so fern als möglich) de quelque chose d'effectif (einem Wirklichen) ¹. »

Cette proximité absolue est la propriété la plus propre. Mais comme elle est aussi éloignée que possible (*so fern als möglich*) de toute réalité effective, elle est la possibilité d'un impossible, d'un non-réel comme impossible. Or voici — c'est la phrase suivante — que le schème du dévoilement, à savoir la *vérité* de cette syntaxe, fait de l'impossible, au génitif, le complément de nom ou le supplément aporétique du possible (possibilité *de* l'impossible) mais aussi bien la manifestation du possible *comme* impossible, le comme (*als*) devenant la figure énigmatique de cet accouplement monstrueux :

1. *Sein und Zeit*, op. cit., § 53, p. 262.

« Plus cette possibilité s'entend en son dévoilement (*Je unverbüllter diese Möglichkeit verstanden wird*), plus purement (*um so reiner*) cette entente pénètre (s'avance au dedans de, *dringt vor*) la possibilité *comme* celle de l'impossibilité de l'existence en général » (souligné par Heidegger : *als die der Unmöglichkeit der Existenz überhaupt*).

Le « *als* » signifie bien que la possibilité est à la fois dévoilée et pénétrée *comme* impossibilité. Ce n'est pas seulement la possibilité paradoxale d'une possibilité de l'impossibilité, c'est la possibilité *comme* impossibilité. Et cette possibilité *comme* impossibilité, cette mort comme possibilité la plus propre du *Dasein* en tant que sa propre impossibilité, la voici à la fois dévoilée (*unverbüllte*) et dévoilée par, pour, et au cours d'une avancée pénétrante (*vordringen*). La singulière motion ainsi nommée, une avancée pénétrante, donne ou prédonne l'accès au sens du mourir. Grâce à elle, le *Dasein* est comme d'intelligence (*Verstreben*) avec sa propre mort. Celle-ci est à la fois sa possibilité *la plus propre* et cette même possibilité (la plus propre) en tant qu'impossibilité (donc *la moins propre*, dirais-je, mais Heidegger ne le dira jamais ainsi). Le « *als* » (comme, en tant que) garde en réserve le plus impensable mais il n'est pas encore le « *als solche* » (en tant que tel) car nous aurons à nous demander comment une possibilité (la plus propre) *en tant qu'impossibilité* peut encore apparaître *en tant que telle* sans disparaître aussitôt, sans que le « *comme tel* » sombre *d'avance* et sans que sa disparition essentielle fasse perdre au *Dasein* tout ce qui le

distingue – et d'autres formes d'étant et même du vivant animal en général, de la bête. Et sans que son *mourir-proprement* soit originellement contaminé, parasité, contrebandé par le *périr* et par le *décéder*.

Pour l'instant, observons comment le « *als* » se traduit ou se fait relayer par le génitif d'un complément de nom. On passe insensiblement de la possibilité *comme possibilité de* l'impossibilité à la simple possibilité *de* l'impossibilité. Deux exemples au moins :

1. « La mort comme possibilité ne donne au *Dasein* rien à effectuer (*nichts zu Verwirklichendes*) et rien qu'il puisse être lui-même en tant que quelque chose d'effectif. Elle (la mort) est la possibilité de l'impossibilité (*die Möglichkeit der Unmöglichkeit*) de tout rapport à... quelque exister. »

2. Puis : « Dans la course en avant [dans la précurtivité anticipatrice, dans le *se-tendre-vers* du *s'attendre*, en quelque sorte, *im Vorlaufen*] qui précipite dans cette possibilité, celle-ci devient " toujours plus grande " [*" immer grösser "* entre guillemets : étrange notation : comment la *possibilité* de la mort peut-elle toujours croître, et quelle est ici la mesure ? mais voici sans doute la réponse, à savoir le " sans mesure ", la démesure incalculable de la vérité à laquelle se mesure cette mesure], c'est-à-dire se dévoile (*sich enthüllt*) comme telle, elle qui ne connaît pas de mesure en général, pas de plus et de moins, mais signifie la possibilité de l'impossibilité sans mesure de l'existence

(*die Möglichkeit der masslosen Unmöglichkeit der Existenz* !). » Renversant encore l'ordre de présentation, Heidegger se demandera plus bas² comment la simple impossibilité de l'existence devient possible alors que le moment où cette impossibilité devient possible reste à la fois *absolument certain* et *absolument indéterminé*.

La fin approche. La précipitation et la prématuration font la loi, même quand la chose dure trop longtemps. De façon sans doute injuste et arbitraire, il faut donc interrompre la lecture patiente et interminable qui serait encore requise de *Sein und Zeit* et de tant d'autres textes pour se précipiter sans attendre vers quelques questions en forme de conclusion provisoire ou d'appels à la discussion.

Il y a plusieurs manières de penser la possibilité de l'impossibilité *comme aporie*. Heidegger n'accepterait sans doute pas qu'on fasse de *cette* possibilité de l'impossibilité, à savoir le mourir, ou ce nous avons appelé le « s'attendre à la mort », un exemple parmi d'autres, l'un de ces cas où une étrange figure logique de la contradiction prendrait la forme d'une antinomie ou d'une aporie, d'un problème de langage ou de logique à résoudre. La mort – à laquelle s'attendre – est l'unique occurrence de cette possibilité de l'impossibilité. Car il s'agit de l'impossibilité de l'existence même, non de ceci ou de cela. Toute autre possibilité ou

1. *Op. cit.*, p. 262.

2. *Op. cit.*, p. 265.

impossibilité déterminée prendrait sens et se définirait dans ses limites à partir de cette possibilité-ci de l'impossibilité, de *cette* impossibilité-ci.

En tenant compte de cette unicité absolue, depuis laquelle se définit toute unicité, en particulier toute *Jemigkeit* du *s'attendre à la mort*, on peut toutefois garder l'élan de cette question. Pourquoi ne pas réclamer en effet la même exceptionnalité pour l'aporie dont nous parlons ici ? Ce n'est pas seulement un jeu de langage ou de logique et on ne doit pas trop vite la classer comme telle. Et ne peut-on se demander encore quel est le lieu de cette unique aporie dans un tel « s'attendre à la mort » comme à l'unique possibilité de l'impossible ? Le lieu de ce non-passage, est-ce l'impossibilité même ou la *possibilité* de l'impossibilité ? Et que l'impossible soit possible ? L'aporie, est-ce l'impossible même ? On dit en effet que l'aporie est l'impossibilité, l'impraticabilité, le non-passage : ici le mourir serait l'aporie, l'impossibilité d'être mort, aussi bien de vivre ou plutôt d'« exister » sa mort que d'exister une fois mort, soit, dans le langage de Heidegger, l'impossibilité pour le *Dasein* d'être ce qu'il est, là où il est, là, *Dasein*. Ou bien est-ce, au contraire (et est-ce le contraire ?), cette aporie, que telle impossibilité soit possible et apparaisse *comme telle*, comme impossible, comme une impossibilité toutefois qui peut apparaître ou s'annoncer *comme telle*, une impossibilité dont l'apparaître comme tel serait possible (au *Dasein* et non au vivant animal), une impossibilité qu'on peut attendre ou à laquelle, aux limites de laquelle, on peut s'attendre, ces

limites du *comme tel* étant bien les limites de la vérité, comme nous l'avons vu, mais aussi bien la possibilité de la vérité ? La vérité et la non-vérité seraient inséparables, et ce couple ne serait possible que pour le *Dasein*. Il n'y a pas de non-vérité, pas plus que de mort ou de langage, selon Heidegger, pour l'animal. La vérité est la vérité de la non-vérité et réciproquement. Dès *Sein und Zeit*, bien des énoncés de Heidegger le laissent entendre ¹.

Tout se concentre donc dans cette énigme du « comme tel » et de l'apparaître qui à la fois marque et efface les trois types de limites que nous avons discernées :

1. les *frontières* anthropologico-culturelles ;
2. les délimitations de la *clôture problématique* ;
3. les *démarcations conceptuelles* de cette analytique existentielle.

Marquer et effacer à la fois ces lignes qui *n'arrivent qu'à s'effacer*, c'est encore les tracer comme possibles tout en y introduisant ou en y laissant s'insinuer le principe même de leur impossibilité, ce principe de ruine qui est aussi leur chance et qui promet la ligne en la compromettant dans le parasitage, la greffe, la divisibilité. Ce principe de ruine n'est autre que la mort, non pas le mourir-proprement mais, ce qui est tout autre chose, la fin du proprement-mourir. Cette fin menace et rend possible l'*analytique* même comme discours de la délimitation, de la dissociation assurée, de la frontière ou de la clôture déterminée, au double sens de la détermination, celui de la

1. *Op. cit.*, p. 229, par exemple.